HAL open science

Je suis un pot de fleurs de diamètre moyen : énigme et perception sémantique

Philippe Gréa

▶ To cite this version:

Philippe Gréa. Je suis un pot de fleurs de diamètre moyen : énigme et perception sémantique. Congrès Mondial de Linguistique Française, Jul 2010, Nouvelle-Orléans, États-Unis. pp.1141-1158, 10.1051/cmlf/2010058 . halshs-00504062

HAL Id: halshs-00504062
https://shs.hal.science/halshs-00504062v1

Submitted on 2 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

JE SUIS UN POT DE FLEURS DE DIAMETRE MOYEN : ENIGME ET PERCEPTION SEMANTIQUE

Philippe Gréa

MoDyCo - Université Paris Ouest Nanterre La Défense & CNRS
philippe.grea@u-paris10.fr

1 Introduction

Dès le début du mouvement surréaliste, les jeux collectifs occupent une place importante parmi les activités du groupe en raison du plaisir qu'ils procurent, mais aussi dans la mesure où ils constituent un important moyen d'explorer et d'élucider l'image surréaliste. Dans cette optique, les jeux collectifs, en plus de leur dimension ludique, sont aussi conçus comme une activité quasi-expérimentale et c'est pour cette raison que dans un précédent article, nous nous sommes attachés à décrire les propriétés formelles de l'un d'entre eux connu sous le nom de *l'un dans l'autre*[1]. André Breton en donne les règles dans deux articles de la revue *Médium* en février et mai 1954, que l'on trouve aujourd'hui rassemblés dans *Perspective cavalière* : une personne se sépare des autres joueurs et décide d'un mot au hasard (par ex., *terrier*) ; au même instant, les autres conviennent, elles aussi, d'un mot (par ex., *pot de fleurs*) ; le premier joueur les rejoint, ces derniers lui font part de leur choix (*pot de fleurs*), et il est alors chargé d'élaborer la description d'un pot de fleurs, mais de telle sorte que l'image du terrier se superpose progressivement à celle du pot de fleurs. Pour cela, le joueur élabore une énigme, généralement assez courte, dont les autres joueurs doivent trouver la solution. A l'occasion d'une partie de *l'un dans l'autre*, Jean-Louis Bédouin fut chargé d'élaborer un tel rapprochement (*pot de fleurs* et *terrier*), et proposa aux autres joueurs l'énigme suivante :

1. *Je suis un* POT DE FLEURS *de diamètre moyen. La plante que j'abrite a rejeté au-dehors toute ma terre pour pouvoir trouver ses aises et activer la circulation de sa sève de l'intérieur à l'extérieur et vice versa.*

Ce rapprochement entre *pot de fleurs* et *terrier* est donc un exemple attesté et fait partie de la cinquantaine de cas inventoriés dans *Perspective cavalière*. A la fin de ce texte, et si l'on en croit le témoignage de Breton, les autres joueurs ont été capables de reconnaître la présence du terrier sous les aspects du pot de fleurs. La démonstration est ainsi faite que le terrier *est dans* le pot de fleurs (comme l'indique le nom du jeu), et l'on déclare close cette première partie.

Le résultat d'une telle entreprise, que Breton qualifie de « croquis allégorique », constitue d'un point de vue rhétorique une métaphore filée *in absentia* et en tant que tel, il échappe partiellement aux analyses classiques de la métaphore et de la métaphore filée[2]. En nous appuyant sur le cadre théorique de la sémantique interprétative[3], nous allons rappeler les propriétés sémantiques des énigmes de *l'un dans l'autre* (section 2)[4]. En retour, nous allons montrer que *l'un dans l'autre* permet d'éclairer une notion clé de ce cadre théorique, l'*impression référentielle*. Nous verrons en outre pourquoi ce jeu doit être mis en relation avec une classe sémiotique plus générale dans laquelle on trouve, entre autres, les images d'Epinal ainsi que certains types d'énigmes visuelles, et comment il est possible de rapprocher les principes sémantiques qui sont à l'œuvre dans *l'un dans l'autre* avec les lois définies dans le cadre de la *Gestalttheorie* (section 3). La dernière section sera l'occasion de montrer les avantages de l'approche défendue ici par rapport aux approches cognitives de la métaphore, et en particulier l'une des plus diffusées d'entre elles, à savoir la théorie de l'intégration conceptuelle (Fauconnier & Turner 2002). A cette occasion, nous présenterons de manière détaillée certains principes de l'intégration (décompactage, relations vitales) qui nous permettront de mettre en relief les divergences fondamentales qui existent entre une théorie de la construction (intégration conceptuelle) et une théorie de la transposition (sémantique interprétative). Nous nous intéresserons pour finir aux modalités de découverte de la solution qui

Article disponible sur le site http://www.linguistiquefrancaise.org ou http://dx.doi.org/10.1051/cmlf/2010058

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

prennent la forme d'une intuition subite, et dont l'intégration conceptuelle ne parvient pas à rendre compte de façon adéquate.

2 Propriétés sémantiques de *l'un dans l'autre*

2.1 Thématique : connexions et parcours interprétatifs

Du point de vue de la sémantique interprétative, la description du pot de fleurs faite par Bédouin construit une isotopie source /végétal/ lexicalisée sur laquelle sont indexés 'pot de fleurs', 'plante, 'terre', et 'sève'[5].

Isotopie source /végétal/ : 'pot de fleurs' 'plante' 'terre' 'sève'

Du fait de la nature du jeu, les joueurs savent qu'il existe un sémème cible arbitrairement choisi par Bédouin mais obligatoirement connecté à 'pot de fleurs'. L'objectif du jeu revient donc à trouver une réécriture[6] du sémème source ('pot de fleurs') sur l'isotopie cible.

Isotopie source /végétal/ : 'pot de fleurs' 'plante' 'terre' 'sève'

↓

Isotopie cible / ?/ : |'?'|

Chaque acteur indexé sur l'isotopie source (comme 'plante', 'terre' et 'sève') peut lui-même avoir un correspondant sur l'isotopie cible (bien que cela ne soit pas une nécessité) :

Isotopie source /végétal/ : 'pot de fleurs' 'plante' 'terre' 'sève'

↓ ↓ ↓ ↓

Isotopie cible / ?/ : |'?'| |'?'| |'?'| |'?'|

Dans cette configuration, l'isotopie source est lexicalisée et inhérente alors que l'isotopie cible est afférente et obtenue par réécriture. Dans le cadre de la sémantique interprétative, ce type de connexion est appelé *symbolique* et met en jeu deux isotopies dites *superposées*. L'exemple classiquement avancé pour illustrer cette configuration, et que l'on trouve d'abord dans Greimas (1966, pp. 71-72) puis dans Rastier (1987) est l'énoncé « le chien du commissaire aboie », où « le chien » désigne en réalité le secrétaire du commissaire et non l'animal domestique. On retrouve en outre ce genre de configuration (isotopies superposées avec opération de réécriture) dans d'autres genres textuels, comme l'apologue, la parabole ou l'allégorie. Le parcours interprétatif propre à *l'un dans l'autre* n'est donc pas inédit, mais contrairement à l'apologue ou la parabole, *l'un dans l'autre* produit des énigmes dont il faut trouver la solution. Toute la question est alors de comprendre comment les joueurs y parviennent.

2.2 Molécule sémique

La description élaborée par Bédouin a de ce point de vue un rôle important. Elle actualise un certain nombre de traits spécifiques et permet ainsi de construire des molécules spécifiques. Par exemple, en

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

débutant sa description par « je suis un pot de fleurs de diamètre moyen » Bédouin actualise deux traits pour 'pot de fleurs', à savoir /taille moyenne/ (lexicalisé dans le texte) et /circulaire/ (donné par le mot « diamètre »). Comme nous avons affaire à deux isotopies superposées, ces traits sont diffusés sur le sémème cible connecté à 'pot de fleurs', c'est-à-dire le mot recherché. Ils constituent alors des indices pour la découverte de la solution en construisant une première ébauche de connexion symbolique entre l'isotopie source et cible :

Isotopie source /végétal/ :	'pot de fleurs'	'plante'	'terre'	'sève'
	↓	↓	↓	↓
Isotopie cible / ?/ :	|'?'|	|'?'|	|'?'|	|'?'|
	/circulaire/ /taille moyenne/			

L'objectif du jeu se reformule alors de la façon suivante : les joueurs doivent transformer cette molécule sémique en sémème, c'est-à-dire trouver la lexicalisation qui tiendra lieu de lecture descriptive[7]. Or, à cette étape du parcours interprétatif, la molécule est trop peu spécifiée et un nombre considérable de sémèmes, comme 'hublot', 'collier', 'étui', 'assiette' ou 'gouttière', sont des candidats aussi pertinents que 'terrier'.

Précisons en outre que *l'un dans l'autre* implique la virtualisation par défaut de tous les traits inhérents des sémèmes sources (par exemple, les traits /solide/ ou /contenant/ pour 'pot de fleurs'). En effet, rien ne permet de penser que ces traits doivent participer à la connexion symbolique, puisque le mot recherché, arbitrairement choisi par Bédouin, aura toutes les chances d'avoir des traits inhérents différents. Nous ne pouvons donc pas nous permettre d'actualiser ces traits, ou plus précisément, nous devons attendre que la suite du texte nous y autorise. C'est justement le cas avec le trait /contenant/ (inhérent à 'pot de fleurs') qu'on peut désormais actualiser grâce au verbe 'abriter' (qui actualise par la même occasion le trait /protection/) et grâce au complément de localisation du verbe *rejeter*, à savoir *au dehors* (qui implique donc l'existence d'un *dedans*). Le contenu de la molécule s'enrichit alors de deux traits supplémentaires, enrichissement qui a pour conséquence de réduire l'ensemble des lexicalisations possibles : n'étant pas des contenants à part entière, 'hublot' et 'collier', par exemple, ne sont plus des réécritures satisfaisantes[8].

Isotopie source /végétal/ :	'pot de fleurs'	'plante'	'terre'	'sève'
	↓	↓	↓	↓
Isotopie cible / ?/ :	|'?'|	|'?'|	|'?'|	|'?'|
	/circulaire/ /taille moyenne/ /contenant/ /protection/			

2.3 Dialectique : les acteurs et leurs rôles

Les métaphores *in absentia* produites dans le cadre de *l'un dans l'autre* ne peuvent se développer uniquement sur la composante thématique. Les joueurs sont obligés de construire des acteurs et des processus, et par conséquent, d'investir une autre composante du texte, la dialectique. La plante contenue dans le pot de fleurs est un acteur à part entière et prend le trait casuel /ergatif/ grâce aux verbes 'activer' et 'rejeter' dont il est le sujet. De plus, du fait de la formulation choisie par Bédouin (à savoir « *la* plante que j'abrite… » et non « *les* plantes que j'abrite… »), nous associons à 'plante' le trait /singulier/.

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

Isotopie source /végétal/ :	‘pot de fleurs’	‘plante’	‘terre’	‘sève’
	↓	↓	↓	↓
Isotopie cible / ?/ :	|‘?’|	|‘?’|	|‘?’|	|‘?’|
	/circulaire/ /taille moyenne/ /contenant/ /protection/	/ergatif/ /singulier/		

De même, la terre, qui a une certaine importance sur l’isotopie /végétal/, est ici perçue comme encombrante (la plante rejette la terre « pour pouvoir trouver ses aises ») ce qui se traduit par plusieurs opérations : virtualisation de /plein/ pour ‘pot de fleurs’ et actualisation de /vide/, puis actualisation de /indésirable/ pour ‘terre’.

Isotopie source /végétal/ :	‘pot de fleurs’	‘plante’	‘terre’	‘sève’
	↓	↓	↓	↓
Isotopie cible / ?/ :	|‘?’|	|‘?’|	|‘?’|	|‘?’|
	/circulaire/ /taille moyenne/ /contenant/ /protection/ /vide/	/ergatif/ /singulier/	/indésirable/	

Pour finir, la dernière partie de la description de Bédouin (« activer la circulation de sa sève de l’intérieur à l’extérieur et vice versa ») nous amène à associer à ‘sève’ les traits /mobilité/ (avec ‘circuler’) et /itérativité/ (avec « de l’intérieur à l’extérieur et vice versa »). Nous appellerons cet ensemble structuré de molécules sémiques un *complexe sémique* :

Isot. source /végétal/ :	‘pot de fleurs’	‘plante’	‘terre’	‘sève’
	↓	↓	↓	↓
Isotopie cible / ?/ :	|‘?’|	|‘?’|	|‘?’|	|‘?’|
Complexe sémique	/circulaire/ /taille moyenne/ /contenant/ /protection/ /vide/	/ergatif/ /singulier/	/indésirable/	/mouvement/ /itérativité/

Une énigme produite au jeu de *l’un dans l’autre* revient donc à une suite d’instructions contextuelles qui actualisent/virtualisent des traits spécifiques. Du fait qu’ils sont spécifiques, ces traits sont transversaux aux domaines (source et cible) et ne donnent en particulier aucune information sur le domaine cible[9]. Par exemple, on peut activer les traits /contenant/ et /protection/ sur le sémème ‘pot de fleurs’, et par diffusion, sur le mot recherché, sans pour autant donner d’indice décisif sur la nature de l’isotopie cible (en l’occurrence, /animal/).

A la fin de l’énigme, les joueurs disposent donc seulement du complexe sémique (les molécules sémiques auxquelles s’adjoignent des rôles thématiques et des traits casuels spécifiques) et la découverte de la

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

réponse correspond, sur le plan sémantique, à une (re)lexicalisation, sur l'isotopie cible, de l'ensemble de ce complexe (et en particulier, de la molécule sémique associée au sémème source). C'est justement ce que permet de faire 'terrier' qui, du coup, « complète » la structure de la façon suivante :

Isot. source /végétal/ :	'pot de fleurs'	'plante'	⇑	'sève'
	↓	↓	'terre'	↓
Isotopie cible /animal/ :	|'terrier'|	|'animal fouisseur'|	⇓	|'animal fouisseur'|
Complexe sémique	/circulaire/ /taille moyenne/ /contenant/ /protection/ /vide/	/ergatif/ /singulier/	/indésirable/	/mouvement/ /itérativité/

Pour finir, et comme nous l'avons mentionné à propos des isotopies superposées, précisons que les traits spécifiques ne sont pas de même nature selon qu'on se place sur l'isotopie source ou l'isotopie cible. Ils sont afférents contextuels sur l'isotopie source (par ex., le fait d'associer /ergatif/ au sémème 'plante' n'est possible que par instruction contextuelle), alors qu'ils sont inhérents aux acteurs de l'isotopie cible (le trait /ergatif / est bien un trait inhérent au sémème 'animal fouisseur').

3 Transposabilité et relation figure-fond : la perception sémantique

3.1 L'impression référentielle

Les productions textuelles issues de *l'un dans l'autre* présentent d'autres propriétés importantes que nous énumérons en détail dans (Gréa 2010). En particulier, il est nécessaire de distinguer le point de vue du joueur chargé de présenter l'énigme et celui des joueurs cherchant la solution. En effet, si le premier code son message selon certains principes que nous explicitons, les seconds tentent à l'inverse de le décoder et procèdent donc de façon très différente. Dans le présent travail, nous allons développer un autre aspect du problème qui a une importance non seulement pour la caractérisation de *l'un dans l'autre*, mais qui, en retour, permet aussi d'interroger et de confronter les différentes théories existantes de la métaphore.

Le jeu de *l'un dans l'autre* met en lumière un concept central de la sémantique interprétative, à savoir la *perception sémantique*[10]. Dans ce cadre théorique, en effet, « le traitement sémantique s'apparente à la reconnaissance de formes plutôt qu'au calcul » (Rastier 1991, p. 207). Par « reconnaissance de formes » il faut entendre une transposition, en sémantique, d'une partie du dispositif théorique et conceptuel issu de la *Gestalttheorie*[11]. L'idée est alors que les lois de la perception formulées par l'école de Berlin trouvent des corrélats en sémantique. Ces lois de perception sémantique conditionnent et contraignent une imagerie mentale que Rastier appelle l'*impression référentielle* et dont les rapports avec la référence à proprement parler demeurent subsidiaires :

(i) Dans le cadre de *Gestalttheorie*, une forme est un tout qui n'est pas réductible à la simple addition de ses parties. Pour reprendre un exemple classique en musique, « l'isolement des composantes d'un accord est tout autre chose que la simple perception de l'accord avec sa qualité propre » (Guillaume 1937, p. 21). En sémantique, on observe une détermination analogue du tout (le global) sur les parties (le local) : par exemple, le mot *poisson*, selon qu'il apparaît dans la conjonction *le canari et le poisson* ou bien dans la conjonction *le cormoran et le poisson*, verra son sens varier considérablement[12]. En effet, le poisson est une chose quand il appartient à la classe sémantique des animaux de compagnie, il en est une autre lorsqu'il appartient à celle des animaux marins, ce qui est en parfaite adéquation avec le point de vue

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

gestaltiste où « une partie dans un tout est autre chose que cette partie isolée ou dans un autre tout » (Guillaume 1937, p. 22).

(ii) Par ailleurs, la *Gestalttheorie* a montré que la perception humaine (mais aussi animale) a tendance à privilégier la reconnaissance de certaines formes (*gestalt*) plutôt que celle d'autres configurations possibles et ce, sur la base de propriétés telles que la proximité, la ressemblance, la continuité de direction, la directionnalité, la clôture, ou encore, sur la base d'une loi générale appelée la *loi de bonne forme*[13]. Dans le cadre de la sémantique interprétative, des propriétés comparables sont à l'œuvre dans l'identification des isotopies : « La présomption d'isotopie trouve un corrélat en perception visuelle dans les principes gestaltistes de proximité, de similarité et de bonne continuation […]. Plus précisément, la présomption d'isotopie est un principe de bonne continuation, qui présuppose la similarité d'éléments proches » (Rastier 1991, p. 221).

(iii) Le rapport figure-fond est sans doute l'un des résultats les plus connus de la *Gestalttheorie*. Il s'observe de façon remarquable dans les modèles dits « ambigus », où différentes parties d'un champ peuvent changer de statut et passer de celui de figure à celui de fond et inversement[14]. Ce basculement figure-fond permet ainsi, par l'opposition qu'il installe, d'identifier les propriétés respectives de la figure et du fond : la figure a une forme, un contour, et (bien souvent) une organisation interne, alors que le fond n'a pas de forme, pas de contour, et ne présente aucune discontinuité saillante.

Sur le plan de la sémantique interprétative, cette opposition tient un rôle central. En effet, le fond des gestaltistes trouve un corrélat dans la notion d'isotopie générique tandis que la forme correspond à la molécule sémique[15]. Une fois ce rapprochement établi, il devient possible de concevoir la construction du sens d'une façon originale : « l'activité énonciative et interprétative consiste à élaborer des formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme. » (Rastier 2001, p. 48).

(iv) Pour finir, les gestaltistes ont montré que l'une des propriétés définitoires de la notion de forme est sa transposabilité. Une forme est transposable en ce sens que certaines de ses propriétés se conservent lorsque « tous les éléments sont altérés d'une certaine façon. » (Guillaume 1937, p. 30). Afin d'illustrer cette invariance d'une forme donnée sur des supports ou dans des milieux différents, on peut mentionner les exemples suivants :

> Une mélodie qui passe du mode mineur au mode majeur, ou bien est chantée par des voix de timbres différents ; un visage et sa caricature ; un crescendo sonore, qui se convertit, chez celui qui l'entend, en crescendo émotionnel ; une variation de format pour une image, *etc*. Ces exemples très simples ne font qu'illustrer le caractère universel de la transposabilité des formes, qui est considérée par les gestaltistes, avant même tout problème complexe d'invariance, comme une caractéristique constitutive. (Rosenthal & Visetti 1999, p. 169, note 20)

Comme nous l'avons vu au point précédent, la forme est le corrélat, au niveau de la perception, de ce qu'est la molécule sémique au plan sémantique. De la même manière, il s'avère que le caractère transposable d'une forme trouve une correspondance dans le fait qu'une molécule sémique peut apparaître dans des contextes très différents tout en conservant ses propriétés. Par exemple, dans l'*Assommoir* de Zola, une molécule sémique structure les sèmes /jaune/, /chaud/, /visqueux/ et /néfaste/. Or, cette molécule se transpose dans différents contextes et dans différents domaines, *via* les lexicalisations suivantes : 'alcool', 'sauce', 'pipi', *etc*[16].

3.2 Les énigmes de *l'un dans l'autre* et les dessins ambigus

Le jeu de *l'un dans l'autre* gagne à être traité à partir de ces lois de perception sémantique. En effet, lorsque le premier joueur élabore son énigme, il le fait de façon à rendre perceptibles une forme, le complexe sémique, à l'intérieur de laquelle s'organisent thématiquement les molécules sémiques. Dans l'énigme du pot de fleurs, par exemple, Baudouin veille à faire ressortir le caractère circulaire du pot de fleurs en précisant explicitement : « je suis un POT DE FLEURS de *diamètre* moyen ». Il insiste à plusieurs reprises sur le caractère ergatif de la plante contenue dans le pot : « elle rejette la terre… ; elle circule ». Il

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

reconduit la valeur de contenant inhérente au pot de fleurs, tout en lui ajoutant celle de protection : « la plante que j'abrite… ». Le complexe sémique est ainsi actualisé au fur et à mesure que l'énigme est exposée. L'objectif des autres joueurs est de l'identifier du mieux possible avant de le transposer sur un autre fond. Par exemple, les joueurs doivent réussir à percevoir une première molécule sémique formée des sèmes /contenant/, /protection/, /circulaire/, /taille moyenne/, /vide/, molécule qui se trouve lexicalisée comme 'pot de fleurs' sur le fond générique /végétal/, mais qu'ils vont devoir ensuite transposer sur un autre fond générique, en l'occurrence /animal/, où elle sera cette fois lexicalisée comme 'terrier'. Evidemment, cette transposition est globale et doit s'appliquer non seulement à la molécule associée au sémème source, mais aussi et surtout à l'ensemble du complexe sémique.

Plus qu'une simple métaphore entre la sémantique et la perception, il est donc possible de défendre, dans le cadre d'un jeu comme celui de *l'un dans l'autre*, l'existence d'un rapport étroit entre les deux ordres. Et cela n'échappe pas à Rastier, lorsqu'il souligne que « les illusions sémantiques, comme la polyisotopie par superposition, dont le traitement est proche de celui des dessins ambigus, pourraient constituer un axe de recherche prometteur » (Rastier 1991, p. 222). *L'Un dans l'autre* s'insère exactement dans cette problématique et c'est pourquoi il est particulièrement intéressant de comparer les énigmes tirées de ce jeu avec certaines illusions visuelles qui s'appuient, elles aussi, sur une transposition de formes. Pour établir avec précision une telle comparaison, prenons un tableau d'Octavio Ocampo, intitulé *La Famille du général*, que nous reproduisons ci-dessous, et dont la structuration formelle, comme nous allons le montrer, entretient d'étroites relations avec celle des énigmes de *l'un dans l'autre*.

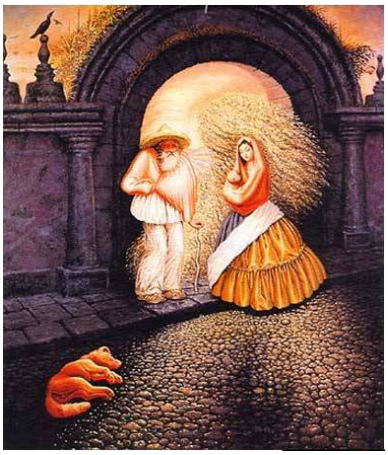

Figure 1 : *La Famille du général* (Octavio Ocampo)

Dans ce tableau, on observe deux fonds distincts en alternance : une rue ou un portrait[17]. A une plus petite échelle, on observe aussi des groupements de traits spécifiques (des formes) qui ont la propriété notable d'être transposables sur les deux fonds. Par exemple, il y a, dans la partie gauche du tiers inférieur, une forme constituée d'un assemblage de traits spécifiques : couleur marron, allongement, présence sur le côté droit d'appendices globalement orientés dans la même direction quoique de taille et de longueur différentes, *etc*. Or, cette forme se conçoit comme « chien (couché sur les pavés) » lorsqu'elle est transposée sur le fond générique de la rue, mais elle se conçoit comme « main (gantée posée sur une veste) » lorsqu'elle est transposée sur le fond générique du portrait. Le lecteur trouvera une autre illustration de la transposabilité des formes au milieu et à droite du tiers inférieur du tableau : on y voit une forme constituée d'une texture écailleuse qui se conçoit comme « reflet (sur les pavés) » sur le fond générique de la rue, ou bien comme « veste (du général) » sur le fond générique du portrait. Ces deux formes (et bien d'autres que le lecteur peut identifier par lui-même) ont donc une fonction tout à fait comparable à celle des molécules sémiques dégagées dans *l'un dans l'autre*, puisque, comme nous

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

l'avons dit, une même molécule sémique peut se lexicaliser différemment selon le fond générique sur lequel elle est transposée. Du reste, les « croquis allégoriques » présentés par Breton et le tableau d'Ocampo sont si proches du point de vue formel qu'on y constate, dans l'un comme dans l'autre, l'existence de figures anisotopes. Au jeu de *l'un dans l'autre* c'est le cas de 'terre' (celle du 'pot de fleurs' comme celle du 'terrier'), alors que dans *La Famille du général*, c'est le cas du rempart qui borde la rue ou bien qui sert de fond décoratif au portrait.

D'autres productions picturales pourraient bien évidemment être évoquées ici. L'œuvre d'Arcimboldo, par exemple, met souvent en relation les fonds génériques /végétal/ et /humain/[18] selon des principes identiques : dans *L'Eté*, le peintre exploite ainsi le trait /rotondité/ commun à la poire (sur le fond générique /végétal/) et au menton (sur le fond /humain/), le trait /allongement/ commun au concombre et au nez, ou encore, le trait /alignement d'éléments similaires/ communs à la gousse de pois et à la rangée de dents. Dans le même esprit, et sans prétendre à l'exhaustivité, on pourrait aussi faire appel à certaines images d'Epinal, aux paysages anthropomorphiques des tableaux de la Renaissance ou aux images doubles des peintres surréalistes.

3.3 Les spécificités de l'énigme par rapport à l'image ambiguë

Le rapprochement entre *l'un dans l'autre* et le tableau d'Ocampo apparaît donc légitime et permet de faire ressortir les mécanismes communs aux deux dispositifs. Il reste toutefois à éclaircir un point important. Comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises, les sèmes spécifiques actualisés dans *l'un dans l'autre* n'ont pas le même statut selon qu'ils s'indexent sur l'isotopie source (où ils sont afférents) ou sur l'isotopie cible (où ils sont inhérents). Ainsi, dans l'énigme du pot de fleurs, le sème /protection/ n'est pas inhérent à 'pot de fleurs' mais hérité du contexte par afférence (grâce à 'abriter', dans « la plante que j'abrite »), tandis qu'il est inhérent pour 'terrier'. De même, le sème /ergatif/ n'est associé à 'plante' que par l'effet d'une détermination contextuelle, tandis qu'il est inhérent pour 'animal fouisseur'. Or, à première vue, cette différence de statut semble ne trouver aucun équivalent dans *La Famille du général*.

Précisons le problème que cela soulève en revenant un instant sur cette forme de couleur marron, placée en bas à gauche du tableau, dont on a dit qu'elle est commune à la figure du chien (couché sur les pavés) et à celle de la main (gantée du général). A titre d'expérience, imaginons que André Breton, au jeu de *l'un dans l'autre*, ait choisi le mot 'main' et que les autres joueurs lui aient imposé de se définir comme un 'chien'. Dans ces conditions et comme nous l'avons montré dans (Gréa 2010), de nombreuses solutions s'offriraient à lui, mais toutes reviendraient à « plier » le sens de *chien* aux exigences de celui de *main*, en proposant, par exemple, les énigmes suivantes :

2. *a. Je suis un* CHIEN *doté non pas de quatre, mais de cinq pattes terminées chacune par une seule griffe,* etc.
   b. Je suis un CHIEN *susceptible d'avoir du poil surtout sur le dos, ou qui peut exhiber, à certaines occasions, un seul et unique poil,* etc.

Cependant, on ne trouve rien de tel dans le tableau d'Ocampo où l'animal affiche distinctement quatre pattes ainsi que l'exige la nature, et où son pelage est uniformément réparti sur l'ensemble du corps. Plus généralement, on ne lui découvre pas de ces amputations ou de ces mutations qui fourmillent, au contraire, au jeu de *l'un dans l'autre*. Les figures du tableau d'Ocampo restent donc assez proches de leur type et ne subissent pas de transformations qui pourraient remettre en cause leur appartenance à une catégorie. A l'inverse, les énigmes de *l'un dans l'autre* contribuent à créer des entités à la limite de la normalité, et dans certains cas, de véritables monstres n'entretenant qu'un rapport lointain avec la catégorie de départ. Un nouvel exemple, tiré de *Perspective cavalière*, permet de s'en convaincre :

3. *Je suis une* ALOUETTE *de grande taille qui évolue au-dessus de sillons pratiqués dans les villes. Je porte sur la tête une aile unique qui me sert à prendre dans l'air de quoi me nourrir et nourrir le petit qu'il m'arrive de traîner derrière moi*[19].

On admettra qu'une pareille alouette finit par perdre tout air de famille avec ce qu'on entend habituellement par *alouette*. On voit bien qu'en réalité une autre entité « perce » sous ce qui n'est plus

qu'une apparence d'alouette. C'est que l'énigme est justement conçue pour faire ressortir certains traits plutôt que d'autres : /grande taille/ (lexicalisé), /urbain/ (par 'ville'), /mouvement/ (avec 'traîner') constituent ainsi une partie de la molécule associée au sémème source ('alouette') qui doit se transposer en se lexicalisant sous le sémème cible : 'tramway'. De même, les sèmes /artefact/ (avec 'pratiqué'), /rectiligne/ et /pluralité/ (avec 'sillons') sont associés à un autre acteur de l'énigme qui se trouve lui-même situé par rapport au sémème source (avec /au-dessus/) : une telle molécule se lexicalise alors comme 'sillons' ou comme 'rails' selon le fond générique sur lequel on se situe. Or, si ces traits sont inhérents sur l'isotopie cible (/inanimé, moyen de transport/), ils sont au contraire afférents sur l'isotopie source (ici, /animal, ornithologie/), ce qui explique le caractère peu ordinaire, voire fantastique, de l'entité rattachée au sémème source.

Le tableau d'Ocampo, à l'inverse, est construit de telle sorte que les traits spécifiques soient inhérents sur les deux fonds (celui du portrait et celui de la rue), et qu'il n'y ait pas de différence de statut selon le fond sur lequel on fixe notre attention. Par exemple, la forme spécifique commune au coude (replié) et au nez du général (vu de profil) est bien inhérente aux deux (triangulaire). Il en est de même pour le pli commun à la manche bouffante et à l'aile du nez (une sorte de V arrondi et renversé). Le principe est encore identique avec le contraste lumineux commun à l'ombre sur un vêtement clair et l'intérieur de la narine par rapport au reste du nez. Ce fonctionnement général est d'autant plus manifeste qu'il ne s'applique pas systématiquement à tous les éléments du tableau. Ainsi, la texture spécifique au pavé mouillé de la rue peut sembler problématique lorsqu'elle est transposée sur le fond générique du portrait, puisqu'elle donne à penser que le général porte une sorte de veste écailleuse qui s'éloigne quelque peu de l'uniforme traditionnel auquel on pourrait s'attendre[20]. Dans ce cas précis, il y a bien une différence de statut qui s'applique aux traits concernés : la texture écailleuse est certes inhérente au pavé, mais elle est afférente à la veste du général. Or, dans le cas de *l'un dans l'autre*, cette afférence serait la règle, et non l'exception : « Je suis un GENERAL qui porte une veste à facette… ». Un dernier élément du tableau, à savoir le trottoir (sur le fond générique de la rue), constitue même un cas limite, dans la mesure où il ne trouve aucune contrepartie évidente sur le fond générique du portrait, à moins d'imaginer que la partie éclairée du trottoir correspond à un col ou une bandoulière, correspondance qui ne s'appuie toutefois sur aucun trait spécifique (de forme ou de couleur) véritablement inhérent[21].

4 La théorie de l'intégration conceptuelle

4.1 Le problème du décompactage et des relations vitales

Le caractère systématique de *l'un dans l'autre* fait de ce jeu un véritable banc d'essai auquel il est possible de soumettre les différentes théories de la métaphore. L'intégration conceptuelle (Fauconnier & Turner 2002), qui se situe dans un cadre cognitiviste et dont les ambitions portent sur la « créativité humaine », se prête, ou devrait donc se prêter au genre de phénomène traité ici. Dans ce cadre théorique les métaphores (mais pas seulement) sont décrites à l'aide d'un réseau de relations appelé réseau d'intégration et représenté dans la Figure 1 : deux espaces d'entrée sont mis en relation par l'intermédiaire de projections conceptuelles dites transspatiales et ces relations sont compressées dans un autre espace, l'espace intégrant, qui présente de ce fait une structure logico-pragmatique originale par rapport aux espaces d'entrée. L'espace générique, quant à lui, contient les éléments communs aux deux espaces d'entrée. L'espace intégrant est donc le produit d'une compression tandis que l'espace générique est le résultat d'une abstraction. Si l'on examine l'énigme du pot de fleurs dans ce cadre, alors l'espace source correspond au domaine végétal et l'espace cible au domaine animal. Les projections transspatiales s'établissent, sur la base de relations qualifiées de « vitales », entre les différents acteurs de l'énigme (*pot de fleurs – terrier* ; *plante – animal fouisseur*, *etc*.). Ces éléments sont ensuite projetés, *via* les projections sélectives, dans l'espace intégrant et ce dernier hérite des propriétés issues de l'espace animal au détriment de celles liées à l'espace végétal (protection associée au terrier, ergativité et mouvement iteratif associé à l'animal, *etc*.).

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

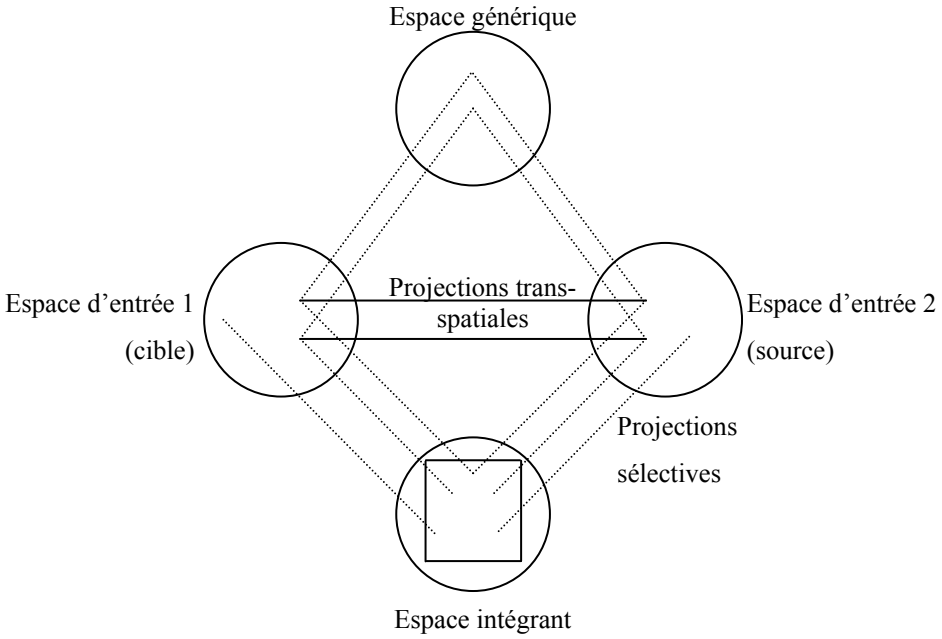

Figure 1 : réseau d'intégration

Au premier abord, et si nous essayons de faire abstraction des horizons théoriques différents (ce qui nous amène à rapprocher des choses aussi éloignées, par exemple, que la notion structuraliste d'isotopie générique et celle, cognitive, de domaine conceptuel), on pourrait penser que l'IC ne présente pas de divergence fondamentale avec notre approche et que les deux traitements semblent au moins équivalents au plan de leur valeur explicative. Mais cette vision œcuménique des choses ne résiste pas à un examen approfondi. Dans ce qui suit, nous allons montrer au contraire que *l'un dans l'autre* permet de révéler un certain nombre de limites inhérentes à l'IC.

Pour commencer, remarquons que le traitement de l'énigme du pot de fleurs qui nous a permis à l'instant d'illustrer le fonctionnement général de l'IC suppose que l'énigme est résolue. C'est donc faire l'impasse sur toute la partie qui précède la découverte de la solution et qui s'avère être l'étape la plus importante du jeu. Pour notre part, nous l'avons caractérisée comme une phase d'élaboration des molécules sémiques et du complexe sémique. Or, cette période de recherche de la solution n'est pas sans soulever quelques difficultés dans le cadre de l'IC. L'intégration conceptuelle s'est en effet dotée d'un principe appelé « principe de décompactage » (*unpacking principle*) selon lequel « the blend alone must enable the understander to unpack the blend to reconstruct the inputs, the cross-space mapping, the generic space, and the network of connections between all these spaces » (Fauconnier & Turner 1998)[22]. C'est donc ce principe qui devrait s'appliquer dans le cas de *l'un dans l'autre* : l'énigme du pot de fleurs correspond à un espace intégrant que les joueurs doivent « redéployer » pour trouver la solution. Le problème, c'est que les modalités d'un tel redéploiement n'ont jamais été explicitées avec précision et que plus généralement le principe de décompactage n'a jamais fait l'objet d'une étude systématique. Dans les faits, un tel principe, lorsqu'il est appliqué au cas particulier de *l'un dans l'autre*, soulève des problèmes considérables : il suppose, d'une manière ou d'une autre, la réversibilité des projections sélectives qui s'appuient elles-mêmes sur des projections transspatiales dont on ne peut pas connaître la nature, puisqu'au moment où nous cherchons la solution, le contenu de l'espace cible est inconnu. Précisons la nature de la difficulté : les projections transspatiales s'appuient sur des relations vitales qui exigent donc par nécessité logique la présence d'au moins deux termes à mettre en relation. Mais dans le cas de

l'énigme du pot de fleurs, tous les éléments de l'espace cible (domaine animal) sont inaccessibles tant que la solution n'est pas découverte. Dans ce contexte, on ne voit pas comment une relation vitale pourrait s'établir puisqu'il manque toujours le second terme. Or, sans relations vitales, pas de projections transspatiales, et sans projections transspatiales, pas de projections sélectives. Par conséquent, le principe de décompactage (qui refait ce même parcours, mais en sens inverse) ne permet pas non plus d'expliquer comment l'énigme du pot de fleurs est résolue, à moins de disposer d'un type de circulation dans le réseau d'intégration pour le moins inédit, si ce n'est impossible, ou encore, d'ajouter au dispositif des règles supplémentaires *ad hoc* pour rendre compte spécifiquement des énigmes de *l'un dans l'autre*, ce qui obèrerait considérablement la validité du modèle.

La notion de relation vitale, dont la fonction, comme nous venons de le voir, consiste à relier des éléments appartenant à des espaces d'entrée différents, soulève une seconde difficulté. Pour mieux l'exposer, considérons toutefois que l'énigme du pot de fleurs est résolue et que nous disposons du contenu des deux espaces d'entrée. Fauconnier & Turner (2002) proposent une liste des relations vitales qui peut surprendre à la fois par son importance et sa généralité : « le changement, l'identité, le temps, l'espace, la relation cause-effet, la relation partie-tout, la représentation, le rôle, l'analogie, la non-analogie, la propriété, la similarité, la catégorie, l'intentionnalité, l'unicité » (pp. 93ss). Une telle liste, qui rassemble à elle seule toutes les grandes problématiques de la sémantique contemporaine, a sans doute l'avantage de pouvoir faire face à toutes sortes de difficultés. Or, ce qui est étonnant et qui mérite d'être souligné, c'est que malgré une puissance aussi considérable, les relations vitales ne paraissent pas pouvoir rendre compte naturellement du type singulier de relation qui s'instaure dans le cas de *l'un dans l'autre*. Prenons par exemple l'énigme de l'alouette (exemple 3) : sur quelle analogie, quelle identité ou quelle similarité pourrait-on justifier une projection conceptuelle entre *alouette* et *tramway* ? Rappelons en effet que les règles de *l'un dans l'autre* sont là, entre autres, pour garantir le caractère arbitraire du choix des deux termes (le sémème source et le sémème cible) et empêcher toute préméditation de la part des joueurs, tout recours conscient ou inconscient à une analogie préexistante. Dans le cas de *l'un dans l'autre*, et plus généralement pour l'ensemble de la production surréaliste, « il ne s'agit pas à proprement parler d'effectuer des associations à partir de plans communs préétablis qui justifieraient l'association mais, par l'association, de créer/trouver ce plan commun. » (Ballabriga 1995, p. 126). Or, l'IC fonde ses projections transspatiales sur des relations qui présupposent, d'une manière ou d'une autre, ce plan commun. C'est clairement le cas des relations vitales telles que l'analogie, la ressemblance ou la similitude, pour ne citer que les cas les plus problématiques, qui ne peuvent s'établir que sur la base d'un ordre préexistant lui-même fondé sur les propriétés ontologiques des éléments mis en relation, propriétés dont on trouve généralement une liste plus ou moins exhaustive dans les espaces d'entrée. En rapprochant *tramway* et *alouette* à l'aide des relations vitales (qu'elles soient d'identité, d'analogie, de similarité, de non-analogie, *etc*.), on suppose l'existence d'un substrat commun dont ces relations seraient la trame – ce qui n'est pas sans évoquer une version modernisée (cognitive) de la théorie des correspondances – alors que dans les faits, ce rapprochement n'est rendu possible qu'à l'issue d'un processus de contextualisation qui n'a rien à voir avec des lois de correspondance somme toute aussi abstraites que mystérieuses. L'explication que nous avançons, en effet, diffère de l'IC en ce que la clé de l'énigme est à rechercher dans la transposition d'un complexe sémique élaboré grâce à des instructions contextuelles (afférences contextuelles). Or, ces dernières n'ont pas besoin de recourir à tout un ensemble de relations vitales pour se réaliser.

4.2 Théorie de la construction *vs*. théorie de la transposition

D'une manière générale, il y a une divergence plus fondamentale qui oppose les deux approches. Pour en comprendre la nature exacte, il est nécessaire de revenir une fois de plus sur les relations vitales. Comme nous l'avons évoqué dans la section précédente, leur liste semble épuiser une bonne partie des questions sémantiques actuelles, quand elle ne renvoie pas tout simplement à une théorie cognitive des correspondances, ce qui n'est pas sans intérêt d'un point de vue philosophique, mais qui risque de relativiser la valeur explicative des analyses produites dans ce cadre. Au-delà de ce problème, néanmoins, les relations vitales expriment aussi un point de vue spécifique sur la métaphore – et d'une manière plus

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

générale sur le traitement sémantique – que nous avions déjà abordé en détail dans (Gréa 2003) et qu'il est intéressant de développer à nouveau dans le présent contexte. En effet, pour que deux espaces d'entrée puissent donner lieu à un réseau d'intégration stabilisé, c'est-à-dire une structure d'ordre supérieur qui correspond au sens global de l'expression, il ne suffit pas qu'ils soient donnés ensemble. Il faut une seconde étape fondée logiquement sur la présentation initiale des espaces d'entrée, et dont le rôle consiste à établir des relations entre les deux espaces. Ce point se trouve justifié par l'existence même des relations vitales dans le dispositif théorique, en tant qu'elles impliquent l'existence d'un traitement *sui generis*. De pareilles relations sont d'une autre provenance que celle des espaces mentaux et de leur contenu respectif : elles sont des règles de production qui s'appliquent aux espaces d'entrée et qui ont pour résultat des objets d'ordre supérieur, comme par exemple la relation *terrier – pot de fleurs*, en tant qu'elle est fondée sur la relation vitale d'analogie[23]. Or, notre position s'oppose à cette vision des choses en ce sens que le principe de transposition qui est à l'œuvre dans *l'un dans l'autre* ne se ramène pas à une mise en relation terme à terme des éléments issus de deux isotopies, mais à la caractéristique intrinsèque du complexe sémique (obtenu par afférence contextuelle) de pouvoir conserver une invariance d'organisation sur des fonds distincts (transposition).

Il est intéressant, pour bien comprendre le point qui est en jeu ici, de nous situer un instant sur un plan épistémologique et de faire le lien avec le cadre spécifique de la psychologie de la perception. En effet, cette opposition que nous venons d'évoquer dans le domaine sémantique n'est pas sans rappeler une autre ligne de fracture qui parcourt le champ disciplinaire de la psychologie. L'antagonisme porte sur la pertinence d'une séparation dans le processus de perception, et le cas échéant, l'endroit où elle est censée s'appliquer, entre un processus primaire et un processus secondaire. Pour illustrer ce problème, prenons le cas de l'école de Graz[24]. Lorsque Meinong, élève de Brentano, fonde l'école de Graz au début du 20ième siècle, c'est dans l'objectif de valider dans le domaine psychologique une théorie de la production qui permettrait de passer des *inferiora* (les éléments sensoriels constitutifs tels qu'ils apparaissent au cours d'un processus primaire) aux *superiora* qui sont des objets d'ordre supérieur en tant qu'ils présentent, en plus, des relations de similarité, de groupement, de différence, c'est-à-dire des relations idéales qui ne se rattachent pas à des stimuli physiques, mais qui proviennent de l'activité intellectuelle (processus secondaire). Reprenant ainsi à son compte certaines grandes lignes de l'associationnisme, l'école de Graz cherche ainsi à mettre en évidence une superstructure mentale qui viendrait réaliser les potentialités des éléments sensoriels constitutifs[25]. Or, sur un plan purement sémantique, l'IC adopte une ligne de conduite analogue. En effet, dans le cas de l'énigme du pot de fleurs[26], il y a d'abord un processus primaire qui se trouve réduit à la simple présentation de deux espaces conceptuels distincts (végétal et animal) et aux éléments appartenant à ces domaines : *terrier*, *animal fouisseur*, *etc.* ; *pot de fleurs*, *plante*, *etc*. Mais il y a surtout un processus secondaire – secondaire en tant qu'il est fondé sur le premier par voie de nécessité logique – au cours duquel le réseau d'intégration est déployé dans son ensemble. Comme l'école de Graz, le dispositif de l'IC repose donc sur l'existence d'une superstructure mentale (les relations vitales pour commencer, puis l'ensemble du réseau d'intégration) à qui revient, seul, la prérogative d'accomplir le potentiel d'intégration des éléments constitutifs[27].

La *Gestalttheorie*, et en particulier l'école de Berlin, s'est opposée à cette répartition des tâches où un processus secondaire prendrait en charge la structuration des éléments (regroupement, ressemblance, différenciation, *etc*.), tandis que le processus primaire serait réduit à une simple présentation de données « brutes ». Au contraire, plutôt que de supposer l'existence d'une construction intellectuelle portant sur des stimuli perceptifs préalablement donnés, la *Gestalttheorie* considère que l'organisation de ces stimuli a lieu dès le processus primaire, de telle sorte que la forme elle-même est perçue immédiatement. Près d'un siècle plus tard, cette opposition est encore exprimée, quoique dans un contexte scientifique différent, par le gestaltiste italien Kanizsa (1980). Ce dernier insiste ainsi sur le fait que « voir », ce n'est pas « penser », et il illustre la différence à l'aide de plusieurs expériences visuelles (principalement fondées sur la complétion amodale[28]). Ces expériences montrent que l'émergence d'une gestalt (processus primaire) ne se rapporte pas à un calcul inférentiel (processus secondaire), comme le suppose pourtant – et encore aujourd'hui – le paradigme cognitiviste[29], mais s'explique par les lois de bonne forme (revues et corrigées par Kanizsa). Le rapprochement entre cette problématique classique de la psychologie et la question d'ordre sémantique posée par *l'un dans l'autre* est éclairant, car, en transposant le slogan de

Kanizsa dans le cadre d'une sémantique interprétative, nous considérons que « faire sens », ce n'est pas « penser » – du moins si l'on entend par « penser » le fait d'établir des relations (d'analogie, de regroupement, de différenciation, *etc*.) entre des éléments atomiques, de les projeter dans différents espaces, *etc* – mais actualiser des formes qui se caractérisent par leur cohérence interne. Sans nier l'existence de processus secondaires de nature inférentielle et pragmatique à une étape postérieure du traitement sémantique[30], nous pensons que ce dernier se fonde en premier lieu sur des principes identiques à ceux qui sont à l'œuvre dans la reconnaissance de formes. En d'autres termes, et comme nous l'avons montré tout au long des sections 2 et 3, le complexe sémique qui s'actualise à l'occasion d'une partie de *l'un dans l'autre* n'est pas une production de l'activité cognitive, il n'est pas le résultat d'une compréhension des relations entre des éléments issus de différents domaines conceptuels ; il correspond à une forme immédiatement perçue qui a, en tant que telle, la propriété intrinsèque de se transposer sur différents domaines, et cela, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à une superstructure mentale qui pose plus de problèmes qu'elle n'en résout.

4.3 Le problème de l'intuition subite

A première vue, on pourrait penser que la résolution d'une énigme produite dans le cadre de *l'un dans l'autre* est la conclusion d'un raisonnement dont on pourrait exposer, après coup, les différentes étapes. Et du reste, dans (Gréa 2010), nous avons indiqué qu'au cours d'une partie de *l'un dans l'autre* les joueurs qui recherchent la solution sont amenés à mettre en œuvre des stratégies fondées sur une reformulation du problème (à l'aide de pantonymes), ce qui pourrait conforter l'idée d'une analyse logique dont l'aboutissement correspondrait à la solution de l'énigme. Or, *l'un dans l'autre* se rapporte au contraire à un type d'expérience que les psychologues anglo-saxons connaissent sous le nom de « *Aha !* » *experience*, c'est-à-dire une expérience au cours de laquelle une personne résout un problème de manière plutôt soudaine, sans que celle-ci puisse décrire précisément, après coup, le raisonnement qui lui a permis d'arriver à la conclusion[31]. Ce genre d'intuition[32] subite, qui caractérise, entre autres choses, le mode de découverte associé aux énigmes et aux devinettes, a été mis en avant par les gestaltistes pour confirmer l'existence d'expériences de compréhension immédiate, fondées par exemple sur la transposition d'une connaissance antérieure, et qui à ce titre ne s'appuient pas sur une analyse logique ou rationnelle. Néanmoins, et comme c'est le cas pour l'ensemble des observations rapportées par les gestaltistes, le phénomène d'intuition subite a aussi été réinterprété dans un cadre cognitiviste[33], si bien qu'il existe aujourd'hui au moins trois façons d'en rendre compte.

La première est proposée par Breton lui-même dans *Perspective cavalière*, bien qu'à l'origine ce dernier, ne soit pas directement intéressé par la « *Aha !* » *experience*, mais par le fait que « durant les quelques trois cent tours du jeu de *l'un dans l'autre* » les participants ne rencontrent pas un seul échec et que dans certains cas, la découverte de la solution est fournie « avec une rapidité stupéfiante, inexplicable en raison du peu qui est encore dit » (p. 58). Etonné par ce taux de réussite spectaculaire, Breton envisage ainsi une explication selon laquelle les facultés paranormales des joueurs pourraient faciliter la découverte de la solution. Pour appuyer cette thèse, Breton fait appel à l'autorité d'un parapsychologue, Jean Bruno, dont il reproduit l'analyse dans *Perspective cavalière* :

> Ce jeu de *l'un dans l'autre* que vous avez conçu semble en effet à la limite de la métagnomie[34] et d'une divination explicable par des allusions, mais la connaissance paranormale doit être d'autant moins exclue que les mécanismes associatifs qui fonctionnent alors en permanence passent généralement pour être des plus favorables à la télépathie […], de même qu'une attention latérale qui doit maintenir à la lisière du conscient les notions ou images qu'on se propose de communiquer. (Breton 1970, p. 66-67)

Breton garde toutefois une certaine distance avec cette explication, en particulier lorsqu'il présente différents cas de figure pour lesquels on pourrait supposer une intervention du paranormal : à l'exception de certaines intuitions fulgurantes où « l'objet A [le sémème cible] à découvrir est trouvé alors que sa description, en fonction de B [le sémème source], est trop peu avancée pour que A se dégage rationnellement de toute série de possibles » (p. 69), Breton semble surtout s'intéresser aux cas où la

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

trouvaille dépend d'une détermination liée à la forme de l'énigme ou à son contenu. Quoiqu'il en soit, il est indéniable que les dispositions métagnomiques des joueurs constituent une hypothèse qui rend compte non seulement du taux de réussite élevé rapporté par Breton, mais aussi de l'effet d'*insight*, car si c'est bien une faculté télépathique qui rend possible la trouvaille, alors il va de soi que l'analyse et le raisonnement ne jouent aucun rôle dans cette découverte. Toutefois, cette hypothèse a l'inconvénient de malmener, dans des proportions considérables, le principe de parcimonie ontologique, ce qui nous oblige à privilégier d'autres approches.

Une seconde façon d'expliquer l'intuition subite repose sur le caractère inconscient des mécanismes qui sont à l'œuvre dans la résolution du problème. C'est le point de vue défendu dans le cadre de l'intégration conceptuelle : « in the case of blending, the effects of the unconscious imaginative work are apprehended in consciousness, but not the operations that produce it. […]. The dynamic web of links between blend and inputs remains unconscious »[35] (Fauconnier & Turner 2002, p. 57). Dans ce contexte, l'aspect soudain de l'intuition s'explique par le fait que le réseau d'intégration est déployé inconsciemment, et que seul le résultat de cette élaboration, à savoir la solution du problème, est projetée dans le champ de l'attention, de telle sorte que du point de vue de la conscience, cette solution semble jaillir de nulle part :

> The moment of tangible, global understanding comes when a network has been elaborated in such a way that it contains a solution that is delivered to consciousness. That delivery in nonroutine cases can produce the "Eureka!" or "Aha" effect, and it is to be contrasted with the pattern in which we proceed step by step through a long analysis and are persuaded by each step, including the last, so that we accept the conclusion but do not feel that we have a global understanding of the whole.[36] (Fauconnier & Turner 2002, p. 57)

Sur ce point, il est intéressant de souligner que les deux auteurs reconduisent l'explication habituellement avancée par l'intelligence artificielle. Comme l'indique par exemple (Simon 1986), le « *Aha !* » *effect* s'explique par un temps d'incubation vu comme « un processus actif (quoique inconscient) qui implique la génération de plusieurs solutions potentielles. Lorsqu'une solution concrète (ou plausible, puisque ces "aha" sont aussi faillibles) est obtenue, elle apparaît à l'attention consciente. » (p. 122).

Cette conception pose toutefois deux questions. Tout d'abord, on peut se demander comment une connaissance par intuition subite – qui donne le sentiment d'une compréhension à la fois profonde et globale du problème – est possible si l'ensemble de l'analyse permettant d'aboutir à la solution (le réseau d'intégration et son déploiement) demeure inconscient. La réponse de Fauconnier et Turner n'apparaît pas totalement satisfaisante dans la mesure où selon eux, « at the moment of solution, the entire integration network is still active in the brain, even if unconsciously[37] » (p. 57). Or, comme pour beaucoup des concepts clés de l'IC, cette idée d'une « présence inconsciente » du réseau d'intégration dans le cerveau semble soulever plus de difficultés qu'autre chose[38]. La seconde question porte plus largement sur la validité et la pertinence du traitement de l'intuition subite dans le cadre de l'IC. Nous avons vu que le réseau d'intégration correspond à une superstructure mentale complexe qui s'appuie sur différents types de projections conceptuelles (transspatiales, sélectives, schématiques), et qui met en jeu des relations (vitales) élaborées tel que le changement, l'identité, le temps, l'espace, la relation causale, la relation méronymique, l'analogie, la contrefactualité, la contradiction, *etc*. La question qu'on est alors amené à se poser est la suivante : un tel dispositif cognitif, tout inconscient et rapide soit-il, peut-il vraiment rendre compte de l'intuition subite de manière appropriée, si par cette dernière, on entend un type de compréhension qui ne relève justement pas de l'analyse ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que tout l'attirail des relations vitales et des projections conceptuelles ne constitue certainement pas le modèle le plus adéquat au genre de phénomène qui nous intéresse ici.

C'est pourquoi nous privilégions une troisième alternative en nous fondant sur la notion de transposition telle que nous l'avons définie dans les sections précédentes. Rappelons-en le principe général. L'énigme du pot de fleurs – pour reprendre notre exemple de référence – actualise des traits spécifiques par afférence contextuelle. Ces traits sont regroupés en molécules sémiques, et les molécules s'organisent elles-mêmes à l'intérieur d'un complexe sémique. En d'autres termes, nous n'avons pas affaire à une simple sommation de traits indépendants et indifférents les uns aux autres, qui se trouveraient

progressivement accumulés en fonction du degré d'avancement de l'énigme, mais à une totalité structurée, organisée, dont les traits sont les constituants. Une fois l'énigme exposée, cette totalité possède cohérence, solidité et se détache ainsi du fond générique (/végétal/) comme une unité organisée et délimitée, ce qui permet aux autres joueurs de la percevoir et de la transposer sur d'autres domaines génériques. La comparaison avec les images ambigües en général, et le tableau d'Ocampo en particulier, nous a permis d'illustrer et d'approfondir les modalités de cette transposition.

Dans ce contexte, le problème qui nous occupe se trouve naturellement résolu : l'intuition subite est la dernière d'une série de trois étapes successives. La première consiste, pour les joueurs qui cherchent la solution, à détecter le complexe sémique. Nous avons vu que cette étape est rendue possible par le fait que le complexe a le caractère d'une forme et que par conséquent, il se détache sur l'isotopie générique source. Cette première phase prend fin au moment où l'énigme est entièrement exposée. Vient ensuite une seconde étape au cours de laquelle les joueurs transposent cette forme sur un nombre indéfini de domaines génériques distincts (isotopies cibles potentielles). Cette étape correspond à la période de perplexité plus ou moins longue qui suit la fin de l'énigme. Dans (Gréa 2010, pp. 107ss), nous avons montré que certaines transpositions se révèlent meilleures que d'autres, et qu'une règle d'optimalité permet de mesurer ce degré de réussite : la meilleure transposition est celle qui ne laisse aucun « reste », c'est-à-dire celle pour laquelle tous les traits du complexe ont une valeur inhérente sur l'isotopie cible[39]. Et c'est finalement lorsque l'un des joueurs tombe sur une transposition optimale qu'a lieu l'intuition subite, troisième et ultime étape du jeu : « *Aha !* ».

Références bibliographiques

Ballabriga, M. (1995). *Sémiotique du surréalisme. André Breton ou la cohérence*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Breton, A. (1970). *Perspective cavalière*. Paris : Gallimard.

Dubois, P. (1975). « La métaphore filée et le fonctionnement du texte ». *Le Français moderne*. 43, 202-213.

Fauconnier, G. (1997). *Mappings in Thought and Language*. Cambridge : Cambridge University Press.

Fauconnier, G. & Turner, M. (1998). « Conceptual Integration Networks ». *Cognitive Science*, 22, 133-187.

Fauconnier, G. & Turner, M. (2002). *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York : Basic Book.

Gréa, P. (2002). « Intégration conceptuelle et métaphore filée ». *Langue française*, 134, 109-123.

Gréa, P. (2003). « Les limites de l'intégration conceptuelle ». *Langages*, 150, 61-74.

Gréa, P. (2010). « *L'un dans l'autre* : énigme et métaphore filée dans un jeu surréaliste ». *Revue romane*, 45, 91-116.

Greimas, A.-J. (1966). *Sémantique structurale*. Paris [rééd. Paris : PUF, 1986].

Gurwitsch, A. (1957). *Théorie du champ de la conscience*. Paris : Desclée de Brouwer.

Guillaume, P. (1937). *La psychologie de la forme*. Paris : Flammarion.

Kanizsa, G. (1980). *Grammatica del vedere*. Bologne : Il mulino. [traduction française : *La grammaire du voir. Essais sur la perception*. Paris : Diderot édition,1997]

Koehler, W. (1925). *The Mentality of Apes*. Londres : Kegan, Paul [rééd. London : Routledge, 2001].

Lakoff, G. & M. Johnson (1980). *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press. [traduction française, *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit, 1985]

Missire, R. (2005). *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*. Thèse de doctorat. Toulouse II Le Mirail.

Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative*. Paris : Presses Universitaires de France.

Rastier, F. (1989). *Sens et textualité*. Paris : Hachette.

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

Rastier, F. (1991). *Sémantiques et recherches cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France.

Rastier, F., Cavazza, M., et Abeillé, A. (1994). *Sémantique pour l'analyse : de la linguistique à l'informatique*. Paris : Masson.

Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : Presses Universitaires de France.

Rastier, F. (2003). « Formes sémantiques et textualité ». *Cahiers du Crisco*, 12 : 99-114.

Riffaterre, M. (1969). « La métaphore filée dans la poésie surréaliste ». *Langue française*, 3, 46-60.

Rosenthal, V., & Visetti, Y.-V. (1999). « Sens et temps de la Gestalt ». *Intellectica*, vol. 1, n° 28, 147-227.

Rosenthal, V., & Visetti, Y.-V. (2003). *Köhler*. Paris : Les Belles Lettres.

Simon, H.-A. (1986). « The Information Processing Explanation of Gestalt Phenomena ». *Computers in Human Behavior*, vol. 2, issue 4, 241-255. [traduction : Simon, H.-A. (1999). « L'explication en termes de traitement de l'information des phénomènes de Gestalt ». *Intellectica*. vol. 1, n° 28, 147-227.]

Sowa, J. (1984). *Conceptual Structures: Information Processing in Mind and Machine*. Boston: Addison-Wesley.

Turner, M. (2000b) « La perspicacité et la mémoire ». *Conférence au Collège de France*. Paris. [http://markturner.org/cdf/cdf3.html]

Turner, M. (2000c) « L'imagination et le cerveau ». *Conférence au Collège de France*. Paris. [http://markturner.org/cdf/cdf4.html]

Wertheimer, M. (1923). « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt, II ». *Psychologische Forschung*, 4, 301-350.

---

[1] Gréa (2010).

[2] En particulier : Dubois (1975), Riffaterre (1969).

[3] Rastier (1987).

[4] Cette section résume l'essentiel d'une analyse faite en détail dans Gréa (2010).

[5] 'terre' et 'circulation' sont indexés sur /végétal/ par afférence contextuelle.

[6] L'opération de réécriture est notée par les flèches et les barres verticales.

[7] Rastier (1987, pp. 231-233).

[8] Rastier (1987, pp. 219- 222). L'objectif du jeu revient en effet à trouver une interprétation intrinsèque du sémème source (c'est-à-dire une mise en évidence des sèmes inhérents ou afférents qui sont actualisés dans le texte), et non une interprétation extrinsèque (qui met en évidence des contenus qui ne sont pas nécessairement actualisés dans le texte source).

[9] Rastier (1989, pp. 56ss).

[10] Rastier (1991, chap. 8).

[11] Le rapprochement entre psychologie de la forme et sémantique interprétative est exploré en détail dans Missire (2005).

[12] Rastier (1991, p. 211).

[13] L'auteur à consulter sur ces questions reste l'un des fondateurs de la psychologie de la forme (en allemand) : Wertheimer (1923). On trouvera un exposé aussi complet que systématique de ces lois dans Kanisza (1997), qui remet d'ailleurs en cause la loi de bonne forme et tente de la redéfinir en minimisant le poids de certains principes (la régularité, par exemple) au profit d'autres paramètres (la convexité et la bonne continuation). Une autre présentation de ces différents facteurs et de leur articulation se trouve dans Rosenthal & Visetti (1999) et Rosenthal & Visetti (2003).

[14] Le vase de Rubin est un exemple classique de modèle ambigu.

[15] Il s'agit toutefois d'une simplification et comme le remarque Missire : « En 2001, Rastier distingue des thèmes génériques : « fond sémantique constitué par la récurrence d'un ou plusieurs sèmes génériques […] » (Rastier 2001, p. 302) et des thèmes spécifiques […]. Ces définitions semblent correspondre à un état de la théorie où les fonds étaient identifiés aux isotopies génériques et les formes aux isotopies spécifiques se regroupant en faisceaux. En 2003 cependant, l'homologation est conditionnée : « […] l'opposition spécifique/générique ne recoupe pas l'opposition fond/forme » (Rastier 2003, p. 104). » Missire (2005, p. 141).

[16] Rastier (1989, II, ch. 2).

[17] Le nom du tableau est une référence à cette double entrée : 'famille', comme nom collectif, est indexé sur le fond générique de la rue (ou il y a effectivement plusieurs personnes), tandis que 'général' est indexé sur le fond générique du portrait (une seule personne).

[18] Mais pas seulement : cf. *Le Juriste* ou *Le Bibliothécaire* d'Arcimboldo.

[19] Réponse : TRAMWAY.

[20] Pour notre part, nous ne pouvons nous empêcher de penser à une veste à facettes ou une veste en peau de serpent qui s'accommode assez mal du caractère officiel d'un portrait.

[21] On a alors l'impression que le trottoir passe en travers de la gorge du général.

[22] « l'espace intégrant peut être décompacté par un locuteur afin que ce dernier puisse reconstruire les entrées, les projections transspatiales, l'espace générique, et le réseau de connexions entre tous ces espaces. »

[23] Pour autant que l'on admette l'existence d'une relation d'analogie entre *terrier* et *pot de fleurs*, comme nous le faisons remarquer dans la section précédente.

[24] Dans ce paragraphe, nous nous appuyons sur l'ouvrage de Gurwitsch (pp. 56ss) qui expose cette problématique de façon très claire.

[25] Comme le montre Gurwitsch (1957), la conception de l'école de Graz présuppose l'hypothèse de la constance, « c'est-à-dire l'affirmation que les données sensorielles dépendent exclusivement des stimuli extérieurs, de telle sorte que des sensations identiques se produisent chaque fois que des stimuli identiques agissent sur les organes nerveux » (p. 65). L'une des problématiques de l'école de Graz est justement, dans ce contexte, d'expliquer comment des *inferiora* identiques peuvent donner lieu à des *superiora* différents : Benussi, par exemple, considère ainsi que les sensations sont « ambiguës » par rapport aux *superiora* et que pour cette raison, elles permettent de fonder des regroupements différents, même si les données initiales demeurent identiques. Il prendra d'ailleurs prétexte de cette ambiguïté pour confirmer la provenance intellectuelle des *superiora*.

[26] Nous faisons abstraction de la phase de recherche de la solution, dont nous avons montré qu'elle posait problème. Du reste, cela ne change rien au problème dans la mesure où le principe de décompactage est à comprendre comme le parcours en sens inverse de l'intégration conceptuelle et ne met en jeu aucune loi différente de celles qui déterminent l'intégration proprement dite.

[27] Dans Gréa (2003), nous montrons que l'analyse de la polysémie (le cas de *dark*) est du même ordre : une présentation initiale de deux domaines distincts (dont l'un est généralement concret et l'autre abstrait) puis, au cours d'un processus secondaire, la construction du réseau d'intégration (*via* les relations vitales et les autres projections conceptuelles). C'est alors au niveau du réseau d'intégration, et non au niveau des espaces d'entrée, que la polysémie est caractérisée.

[28] Cf. le célèbre triangle de Kanizsa.

[29] Paradigme toujours dominant aujourd'hui. Nous renvoyons le lecteur au chapitre 2 de Kanizsa (1980) pour une présentation de la problématique.

[30] En particulier dans le cas de certaines figures stylistiques (métaphores filées) qui servent une argumentation ou une analyse et qui mettent en jeu une strate inférentielle évidente. Cf. par exemple Gréa (2002) ou encore, l'histoire du moine bouddhiste discutée, entre autres, dans Fauconnier & Turner (2002, Chap. 3).

[31] Cette découverte suit généralement un temps de perplexité plus ou moins long pendant lequel le sujet est incapable de résoudre le problème, et « semble même ne faire aucun progrès vers la solution » (Simon 1986, p. 121). « *Aha !* »

Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.)
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010
978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française

Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique
DOI 10.1051/cmlf/2010058

correspond au cri de joie triomphal qui marque généralement la découverte (soudaine) de la solution. En français, on parlera plutôt de l'effet « *Bon-sang-mais-c'est-bien-sûr !* » (ou encore, effet BSMCBS).

[32] *Intuition* non pas au sens philosophique mais dans son acception courante : « Action de deviner, pressentir, sentir, comprendre, connaître quelqu'un ou quelque chose d'emblée, sans parcourir les étapes de l'analyse, du raisonnement ou de la réflexion » (TLF). Les psychologues anglo-saxons parlent aussi de *insight* pour désigner ce phénomène.

[33] Cf. par exemple Simon (1986).

[34] Hyperonyme couvrant les différentes facultés parapsychologiques : voyance, télépathie, *etc*.

[35] « Dans le cas du blending, les effets du travail imaginatif inconscient sont appréhendés par la conscience, mais pas les opérations qui le produisent […]. Le réseau dynamique de relations entre l'espace intégrant et les espaces d'entrée reste inconscient »

[36] « L'instant où la compréhension devient tangible et globale a lieu lorsque le réseau a été élaboré de telle sorte qu'il aboutisse à une solution qu'il peut alors fournir à la conscience. Dans les cas novateurs, ce passage à la conscience peut produire l'effet dit « Eureka ! » ou « Aha ! », et cela doit être opposé à une autre procédure selon laquelle on procède étape par étape tout au long d'une analyse et où nous sommes convaincus par chaque étape – dont la dernière – de telle sorte que nous acceptons la conclusion sans toutefois avoir le sentiment que nous ayons une compréhension globale du tout »

[37] « au moment de la solution, le réseau d'intégration dans son ensemble est toujours actif dans le cerveau, bien que inconscient. »

[38] Ainsi, on voit mal comment la solution d'un problème peut arriver seule à l'attention consciente, quand on sait que, dans la théorie de l'intégration conceptuelle, cette solution correspond justement à la structure d'ordre supérieur qu'est l'ensemble du réseau d'intégration stabilisé. La solution d'un problème (en l'occurrence, une énigme de *l'un dans l'autre*) ne correspond pas à une entité qui serait distincte ou séparée du réseau : elle *est* le réseau.

[39] Par conséquent, étant donné une énigme particulière, rien ne s'oppose à ce que plusieurs réponses soient également optimales.